

DE LA CONNAISSANCE ET DE SON ONTOLOGIE, UNE SUGGESTION AMICALE POUR PASCAL ENGEL

Kevin Mulligan

(Università della Svizzera italiana et Université de Genève)

§1 Introduction

Supposons avec Pascal Engel dans « Métaphysique de la connaissance » que celle-ci est « une analyse de la *nature* de la connaissance, du type de chose ou de propriété qu'est la connaissance... ». Il est vrai, comme il le dit, que cela

« peut paraître bizarre de dire que la connaissance est une certaine sorte de chose, et si elle l'est ce n'est certainement pas au même sens que des objets ordinaires. Est-ce une entité primitive et indéfinissable, ou bien un complexe composé d'autres entités ? Est-ce une propriété ? Est-ce une relation, et si c'en est une, à quoi et à quelles entités ? Et une entité de quel type ? Mentale ? Physique ? ».

Supposons aussi « que cette enquête ontologique sur la nature de la connaissance » n'est pas « indépendante de l'analyse du concept de connaissance au sens où la pratiquent les philosophes qui construisent des expériences de pensée sur des cas possibles ». Il y a alors « un sens dans lequel l'analyse sémantique, l'analyse conceptuelle et l'analyse ontologique ne s'opposent pas et se recoupent mutuellement, même si elles ne sont pas équivalentes ».

Dans ce qui suit, je cite et résume une position défendue par Engel dans l'article mentionné et je propose ensuite une conception alternative. Engel résume sa discussion de Williamson ainsi :

« On peut donc admettre, avec les partisans de la conception de la “connaissance d'abord” en épistémologie qu'on ne peut pas donner une définition de la connaissance en termes de conditions nécessaires et suffisantes, ni au niveau des concepts ni au niveau des choses, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse pas décomposer la connaissance en éléments plus simples, comme la notion de croyance, de causalité et de compétence, même si ces notions ne sont pas indépendantes les unes des autres. Par conséquent des trois thèses de Williamson :

- a. Savoir est primitif et indéfinissable
- b. Savoir est l'attitude factive générique
- c. Savoir est une condition nécessaire de toute attitude factive

on peut admettre (a) et (c), mais il n'est pas clair que (b) soit correct. Et il n'est pas clair non plus que l'indéfinissabilité du savoir interdise d'avoir une conception substantielle de sa nature, autrement dit que toute conception conjonctive soit impossible. »

Je voudrais esquisser ici la possibilité d'une autre façon de combiner le disjonctivisme et le conjonctivisme, qui diffère de la combinaison pour laquelle plaide Pascal Engel.

§2 Prise de connaissance vs Connaissance

Mon point de départ est la distinction entre connaître et connaissance, entre découvrir, détecter, établir, voir, se rendre compte, prouver, apprendre... que *p*, d'un côté, et savoir que *p*, de l'autre côté. C'est une distinction que reconnaît bien Engel, qui dit de *s'apercevoir*, de *constater* ou de *remarquer* que ce sont « tous des modes du *venir à connaître* quelque chose ». Venir à connaître est une chose. Connaître en est une autre. Par la suite, quand je parlerai de *connaissance*, de *prise de connaissance*, de *savoir*, il s'agira toujours, sauf indication contraire, de ce que l'on appelle le cas propositionnel. Mais il est clair que la distinction entre découvrir *que p* et savoir *que p* correspond à celle entre les deux cas simples ou non-propositionnels, faire la connaissance de Maria (Paris) et connaître Maria (Paris), se trouver dans la relation d'accointance avec elle (Paris) pendant de longues années.

Bien comprise, me semble-t-il, cette distinction entre la prise de connaissance et la connaissance nous permet de garder, comme le veut Engel, une partie des intuitions de Williamson et de ses prédécesseurs oxoniens et allemands, mais aussi une partie des intuitions de ceux pour qui la connaissance ne jouit d'aucune primauté par rapport à la croyance.

Il s'agit évidemment de la distinction entre des *épisodes* cognitifs et des pouvoirs, *dispositions* ou *états* cognitifs. Les épisodes ont lieu à un moment, ou se déroulent. Les états, pouvoirs ou dispositions durent et peuvent même durer très longtemps. La distinction est ontologique ou métaphysique. Elle n'est que très rarement prise au sérieux par les épistémologues. Et cela pour une raison compréhensible. La connaissance est plus importante pour nous que les épisodes de connaître, de *prise* de connaissance. Elle a da-

vantage de valeur que ces épisodes. Un monde dans lequel il n'y a que des prises de connaissance mais pas de connaissance serait très différent de notre monde. Ce serait un monde sans science, un monde où personne ne possède aucune connaissance. Mais l'importance relative des états ou dispositions épistémiques n'implique pas que ceux-ci sont ontologiquement premiers. La priorité axiologique n'est pas la priorité ontologique. La connaissance, l'état ou disposition, doit son existence à une prise de connaissance. S'il y a des connaissances qui n'ont pas une telle genèse, elles ne sont pas des cas centraux de connaissance.

Le rapport entre prise de connaissance et connaissance ressemble, du point de vue ontologique, à celui entre juger et croyance, entre la formation d'une préférence et une préférence, entre tomber amoureux et l'amour, entre l'acte de se résoudre à faire quelque chose et être résolu, entre l'acte de décider de faire une chose plutôt qu'une autre et le fait d'être décidé. Pourquoi les épistémologues ne prennent-ils pas plus au sérieux les *épisodes épistémiques* tels que découvrir ou détecter que p , la vérification d'un énoncé, s'apercevoir que p ? Ont-ils négligé leur priorité ontologique non seulement à cause de leur manque d'intérêt notoire pour les questions d'ontologie – Pascal Engel et Nicolai Hartmann ne sont-ils pas les exceptions qui confirment la règle? – mais aussi parce qu'ils ont été aveuglés par la valeur plus grande de la connaissance par rapport à celle des épisodes cognitifs?

Si on les prend au sérieux, il est évident que ces épisodes peuvent être compris ou bien en termes conjonctivistes ou bien en termes disjonctivistes. Selon la première conception, découvrir ou appréhender que p c'est au moins juger que p et juger correctement que p . Selon la deuxième conception, découvrir ou appréhender que p n'est pas juger que p mais un épisode mental dont le mode et le concept de ce mode sont simples et indéfinissables. Par « *mode* » j'entends la contrepartie mentale ou psychologique de la *force* linguistique, par exemple la force affirmative de l'acte linguistique et non social d'affirmer ou la force linguistique d'un acte social tel que informer, ordonner ou promettre. Selon cette deuxième conception, la prise de connaissance est ontologiquement première par rapport au juger. Il s'agit évidemment d'une version de la conception dite « connaissance d'abord », mais d'une version qui ne concerne que les épisodes épistémiques – « la prise de la connaissance d'abord ».

Une conception « la prise de connaissance d'abord » implique-t-elle « la connaissance d'abord »? La thèse selon laquelle la prise de connaissance est première par rapport au juger et à la croyance implique-t-elle que la connaissance, le savoir que p , n'est pas pre-

mier par rapport à la croyance ? Nullement. Elle laisse ouverte la possibilité que le savoir que p soit, comme le dit le conjonctivisme standard, une croyance d'un certain type. De quel type de croyance s'agit-il ? Selon une telle conception, le savoir que p serait une croyance (un état, une disposition) qui doit son origine à une prise de connaissance (un épisode), par exemple à la découverte que p . Selon cette conception, c'est la croyance qui transforme les prises de connaissance en états et dispositions épistémiques – le genre de chose qui est capable de durer. Il s'ensuit que, *pace* Williamson, non seulement savoir que p implique croire que p mais la croyance que p fait partie du savoir que p , et que, comme le veut Engel, on peut « décomposer la connaissance en éléments plus simples, comme la notion de croyance ». Mais comme nous l'avons noté, cette concession au conjonctivisme sur le plan de la connaissance, des états, n'implique nullement une concession au conjonctivisme sur le plan des prises de connaissance, des épisodes.

Comment la croyance peut-elle transformer les prises de connaissance en états et dispositions épistémiques capables de durer ? Le rapport entre la connaissance épisodique et la connaissance durable ressemble-t-il au rapport entre l'épisode de dissolution d'une quantité de sel dans l'eau et son nouvel état liquide ? Le nouvel état du sel continue d'exister *ceteris paribus*. Cela est-il aussi vrai du rapport entre se résoudre à faire quelque chose et être résolu ? N'est-il pas possible que l'acte de se résoudre tout seul ne donne lieu à aucun état d'être résolu, à aucune résolution ? La question est difficile. Mais il n'est pas nécessaire d'y répondre ici. Il y a une différence importante entre les résolutions et les croyances. Une résolution, de trois semaines ou de trois ans, n'est pas une réaction, mais le résultat d'une réaction. La croyance, par contre, est une réaction, une réponse. Elle peut être une réponse à ce dont on a pris connaissance. Ce qui vaut pour la *croyance* vaut aussi pour la *conviction*, qui n'est qu'une croyance avec un degré élevé de certitude. Il y a donc des croyances et des convictions qui sont fondées dans des prises de connaissance, comme il y a des croyances et des convictions fondées dans des actes de jugement, qu'ils soient corrects ou incorrects. Quand un sujet prend connaissance d'un aspect du monde, par exemple, découvre que p , ce lien ne maintient sa réalité pour le sujet que grâce à la croyance. C'est la dimension réactive de la croyance qui transforme une prise de connaissance en état ou disposition capable de durer.

Avant de poursuivre la compréhension de la réactivité de la croyance, deux précisions s'imposent.

Comme d'autres, j'ai décrit la croyance comme un état et un pouvoir ou une disposition. La croyance est, plus exactement, un état *parce que* c'est une disposition. Il y a des

états que ne sont pas des dispositions, par exemple une tristesse de courte durée ou un mal de dents. Il est vrai que celui qui est triste ou qui a un mal de dent est *eo ipso* disposé à faire certaines choses ; il est porteur de différentes dispositions. Néanmoins, pour tout mentaliste qui se respecte, une tristesse de courte durée et un mal de dents ne sont pas des dispositions, mais des états. Un état de tristesse de quelques minutes est ce que Wittgenstein appelle un état qui peut être interrompu. Une croyance, par contre, est un état qui ne peut pas être interrompu. C'est un état cambridgeois. Nous pouvons donc améliorer notre explication initiale de la catégorie d'épisode en disant qu'un épisode est un évènement ponctuel (juger, décider, découvrir), un processus (délibérer) ou un état qui peut être interrompu.

Une question ontologique au sujet de la connaissance repérée, comme on l'a vu, par Pascal Engel, est celle-ci : la connaissance est-elle une propriété ou une relation ? Une question analogue se pose au sujet de la croyance, de la volonté, du désir et du regret. La première question peut prendre au moins deux formes différentes. D'abord, les attributions de la connaissance, épisodique ou durable, sont-elles des attributions de propriétés ou de relations ? Ensuite, quel rapport y a-t-il entre de telles propriétés ou relations, d'un côté, et ces particuliers que sont des épisodes de découvrir que p et des états de savoir que p ?

La réponse à la question de savoir si les attributions de la connaissance, épisodique ou durable, sont des attributions de propriétés ou de relations n'est sans doute pas indépendante de la réponse que l'on donne aux questions analogues concernant les attributions de croyances, de souvenirs et de désirs. Il me semble que l'attribution de la découverte que, du savoir que, de la croyance que, de la volonté que, *n'est jamais l'attribution d'une propriété ou d'une relation*. Williamson et Engel ont tort de penser que l'attribution du savoir que est l'attribution d'une relation. Sur ce point, je suis Prior. Les instances de

x sait que p

x appréhende/découvre que p

n'ont pas la forme d'une relation binaire, mais plutôt celle d'une attribution dominée par un connecteur ou opérateur, plus exactement par un connecteur hybride (*preconnective*). Il est frappant qu'il n'y a même pas de mot pour la valeur sémantique d'un connecteur hybride tel que « sait que », « croit que », « désire que ». Appelons cette valeur sémantique un *nexus* ou *lien*. Un nexus ou lien n'est ni une propriété ni une relation.

Pourquoi suivre Prior sur ce point ? Pourquoi rejeter l'idée que le savoir que est une relation à un fait (une idée mentionnée par Wittgenstein dans *Über Gewissheit*) ? Pourquoi rejeter l'idée que juger ou croire sont des relations à des propositions (une idée qui a eu une longue et belle carrière en philosophie depuis sa formulation par Meinong et ensuite Russell) ? Une des raisons les plus fortes, me semble-t-il, pour penser que savoir que n'est pas une relation intentionnelle à un fait est que cette conception revient à réduire l'*intentionnalité en que* (« propositionnelle ») à l'*intentionnalité simple*, plus exactement à une forme particulièrement baroque de celle-ci. C'est comme si on disait, comme Russell, que voir que Maria est triste ce n'est rien d'autre que voir le fait que Maria est triste. Mais nous n'avons pas d'organes visuels qui nous permettent de voir des faits, qui ne sont ni colorés ni spatiaux. Deuxièmement, la nature de la relation binaire de savoir, qui relierait un sujet à un fait, reste entièrement mystérieuse. S'agit-il de la relation binaire d'accointance ? Troisièmement, il est peut-être, comme le dit Pascal Engel, « naturel » de conclure de la factivité de « savoir que » à la thèse selon laquelle savoir est une relation à un fait. Mais c'est une erreur. D'abord il est loin d'être certain qu'il y a des faits. Ensuite, même s'il y en a, il est loin d'être certain que les faits sont nécessaires pour comprendre l'intentionnalité. Mais le point le plus important est sans doute que même s'il y a une relation épistémique aux faits rien ne nous indique que cette relation soit exemplifiée quand on sait que *p*.

§ 3 La Croyance et ses Raisons vs La Connaissance et ses Fondements

Revenons maintenant à la nature réactive des croyances. Les états mentaux ou psychologiques qui appartiennent à la catégorie des réactions ou réponses – croyances, convictions, tristesses, désirs – sont précisément des attitudes (*Stellungnahme*). Une attitude est ce que l'on adopte et qui peut durer. Selon Williamson, la connaissance est une attitude. Selon la suggestion présente, cela est correct mais pour une raison que Williamson n'accepte pas : savoir que est une forme de la croyance que. (Si savoir que n'était pas une forme de croire que, il ne serait pas une attitude.) Par contre, les prises de connaissance ne sont pas des attitudes. Les prises de connaissance ne sont ni des réactions ni des réponses. *Saisir* le monde tel qu'il est n'est pas *réagir* au monde tel qu'il est (de la même façon, voir n'est pas réagir, mais saisir). C'est plutôt la base pour de telles réactions.

Selon la suggestion proposée, la connaissance est une croyance fondée dans une prise de connaissance. Que veut dire exactement « fondé » ? Au moins trois choses bien

différentes. Il y a un « parce que » non causal que l'on peut appeler philosophique qui est illustré par

1. Sam est obligé de *F*-er parce qu'il a promis de *F*-er

De façon parfaitement analogue, mentionnons aussi :

2. Sam croit que *p* parce qu'il a appris il y a trois ans que *p*

Le rapport de fondation (*grounding*), un rapport entre des *faits*, est simplement la contrepartie relationnelle du « parce que » en (1) et (2). Le fait que Sam est obligé de *F*-er est fondé dans le fait qu'il a promis de *F*-er. Le rapport de fondation ne doit pas être confondu avec le rapport de dépendance entre la croyance de Sam et sa prise de connaissance, même si la dépendance est souvent appelée « fondation ». Les deux, sa croyance et sa prise de connaissance, sont des particuliers, un état et un épisode. Ce ne sont pas des faits. Ce qui les relie est un rapport analogue à celui que Kripke appelle la nécessité de l'origine. L'exemple de Kripke porte sur un rapport entre des substances : entre une personne, d'un côté, et ses deux parents, de l'autre. La nécessité qu'il y a pour l'enfant d'avoir eu les parents qu'il a eus ne doit pas être confondue avec la nécessité qu'il y a pour l'épisode de la naissance d'avoir son origine dans un autre épisode, à savoir une conception. À ces deux exemples de nécessité de l'origine, dont le premier concerne les *substances* et le deuxième, les *épisodes*, nous pouvons en ajouter un troisième : l'origine de certains états dans certains épisodes. Une certaine croyance de Sam a son origine dans une certaine prise de connaissance, en ce qu'elle en dépend nécessairement (*token dependence*). Mais tout comme une obligation de *F*-er peut ne pas avoir son origine dans une promesse, mais dans un ordre, il y a des croyances qui n'ont pas leur origine dans des prises de connaissance, mais dans des illusions, ou des jugements, corrects ou incorrects.

« Fondé » peut aussi avoir un troisième sens. Il y a un « parce que » qui n'est ni causal ni philosophique, c'est-à-dire, *impersonnel*, mais *personnel* : le parce que des raisons ou de la justification, de grand intérêt pour l'épistémologue, C'est souvent de cela qu'il s'agit quand on affirme que

3. Sam croit que *p* parce que *p*

C'est le même parce que qui est employé dans

4. Sam est indigné par la situation à Paris parce qu'elle est injuste

Une reformulation de (3) et (4) qui est souvent utilisée consiste à dire que Sam croit que *p* sur la base (*auf Grund von*, *on the basis of*) du fait que *p*, que Sam est indigné sur la base

du fait que la situation à Paris est injuste. (Le connecteur « parce que » est doublement factif, à sa gauche et à sa droite.) On a souvent affirmé ou soupçonné que

5. Si (3), alors Sam sait que p .

Faut-il aller plus loin et dire que

6. Si Sam croit que p parce que p , alors il croit que p parce qu'il sait que p ?

La réponse à la question est particulièrement importante si l'on veut comprendre le parce que dans (2) comme le parce que de la justification ou des raisons.

L'évaluation de (6) est une tâche pour l'épistémologue et le linguiste. Il me semble que l'évaluation de (6) devra aussi régler la question dite de la nature des *fondements de la connaissance*. Cette question peut être formulée en introduisant encore un sens de « fondé ».

Il y a, on l'a vu, un parce que des raisons ou de la justification, le parce que personnel, un parce que des raisons objectives ((3), (4)) ou des raisons subjectives

7. Sam croit que p parce qu'il a vu (sait) que p .

8. Sam est indigné par la situation à Paris parce qu'il a été frappé par l'injustice de la situation (la croit injuste).

Les raisons sont essentiellement des réponses possibles aux questions de la forme : « Pourquoi croyez-vous que p ? » « Pourquoi avez-vous peur de x ? » « Pourquoi désirez-vous que p ? ». Les formes canoniques des réponses à ces questions semblent être :

9. Je crois que p , car q .

10. J'ai peur de x , car q .

11. Je désire que p , car q .

« Car » prend ici deux phrases, comme « parce que », mais à la différence de « parce que », il n'en fait pas une phrase (cf. « donc »). Ce n'est pas un connecteur binaire. « Car » introduit ou spécifie une raison ou justification personnelle du locuteur pour croire, pour désirer, pour éprouver la peur. Mais « car » peut aussi spécifier une raison que j'ai pour agir et sur la base de laquelle j'agis :

12. Viens ici ! Car je dois te dire quelque chose.

On a même suggéré que dans (9) « car » spécifie directement une raison pour l'affirmation que l'on croit et indirectement une raison pour croire. Depuis Wittgenstein et Austin, on sait que « Pourquoi » est à la croyance ce qu'est « Comment (*How*) » à la connaissance. La réponse à la question « Comment savez-vous que p ? » spécifie la source, l'ori-

gine de la connaissance, d'où (cf. *woher*, en allemand) elle vient – la perception, le témoignage, la révélation, la démonstration, la compréhension, l'intuition etc. Autrement dit, on répond d'abord à la question comment on en est venu à savoir que p et cette réponse donne aussi la réponse à la question posée. La forme canonique de la réponse emploie elle aussi « car » :

13. Je sais que p , car q .

« Je sais que p , car j'ai observé que p /démontré que p , etc ». Mais « car » en (13) spécifie-t-il une raison que l'on a pour savoir ou pour affirmer que l'on sait ? Il y a des raisons pour (ne pas) croire, désirer, agir et avoir peur. Il y a des raisons sur la base desquelles on croit, désire, a peur. Il y a ce qui semble à un sujet être les raisons sur la base desquelles il croit, désire, a peur. Mais il n'y a pas de raisons pour (ne pas) savoir ou connaître dans le même sens (en anglais : « reason to »), au plus il y a des raisons pratiques pour (ne pas) faire ce qui est nécessaire pour savoir. Le car en (13) doit donc spécifier une raison du sujet pour affirmer qu'il sait. Et si la théorie de la double spécification vaut ici, il faudrait dire que le car en (13) spécifie directement une raison pour affirmer que l'on sait et indirectement un fondement, un fondement personnel de la connaissance (a personal ground of knowledge). Si j'ai observé qu'il pleut, ce fait marque le début de mon savoir qu'il pleut, mais il n'est pas une raison pour savoir qu'il pleut.

Les fondements personnels de la connaissance sont très variés. Par là je ne veux pas parler seulement de ce que l'on appelle traditionnellement les différentes sources de la connaissance (perception, témoignage, preuve), mais aussi de la variété des sources marquées par des constructions et prépositions telles que celles notées par Austin : reconnaître à, dans, tell by, from mais aussi voir dans, à travers, par exemple

Sam voyait la tristesse de Maria dans son visage

Il est intéressant de noter que toutes ces constructions concernent les prises de connaissance et pas la connaissance. Les relations précises entre ces constructions, les parce que personnels et impersonnels, par exemple causal, ainsi que la suggestion selon laquelle « car » introduit une double spécification sont encore à clarifier.

S4 Conclusion

Pour évaluer et étayer les suggestions esquissées ici il faudrait disposer d'une théorie générale de la façon dont les actes mentaux épisodiques contribuent à créer des états ou dispositions. Comment la perception crée-t-elle des souvenirs durables ? Comment des actes ou épisodes mentaux donnent-ils lieu à des vertus ou à des *Gesinnungen*, à une dis-

position (passive) ou à un *habitus* (actif) ? Ensuite, il serait nécessaire d'évaluer les alternatives à la suggestion que j'ai avancée concernant le rapport entre les prises de connaissance, comprises en termes disjonctivistes, et la connaissance. Selon une de ces alternatives, à laquelle les épistémologues contemporains ne prêtent que peu d'attention, le rapport entre les prises de connaissance et la connaissance n'est rien d'autre que le souvenir, un souvenir de l'objet de la prise de connaissance et pas de celle-ci – un souvenir qui est à la fois un état cambridgeois et une disposition. Selon encore une autre conception, la connaissance qui débute avec une prise de connaissance n'est pas une espèce de croyance, mais un savoir et rien d'autre. Le rapport entre l'épisode et son résultat ressemblerait au rapport entre l'acte de se résoudre à faire quelque chose et l'état ou disposition d'être résolu. Cette conception semble avoir pour conséquence qu'il est difficile d'imaginer pourquoi un sujet qui possède un tel savoir primitif devrait croire ce qu'il sait.

J'ai essayé ici de montrer seulement comment quelques distinctions ontologiques et non-ontologiques élémentaires,

épisode vs état

état vs état cambridgeois

états qui sont des dispositions vs états qui ne sont pas des dispositions

fondation vs dépendance

nécessité de l'origine pour les substances vs nécessité de l'origine pour les particuliers non-substantiels

parce que impersonnels vs parce que personnels

parce que vs car

(propriétés vs relations) vs connecteurs

se prêtent facilement et peut-être naturellement à la formulation d'une analyse ontologique de la connaissance – dans toutes ses formes – qui répond à quelques-unes, mais à quelques-unes seulement, des exigences de celui qui fut autrefois et pas assez longtemps mon collègue genevois, Pascal Engel.¹

1 Je remercie Olivier Massin et Paolo Natali pour leurs commentaires. Pour une discussion du point de vue linguistique de quelques-unes des thèses esquissées ici, cf. J. Blochowiak, « Les questions enchâssant les verbes d'attitude dans le contexte d'explications », in *Nouveaux cahiers de linguistique française*, vol. 30, 2012, p. 73-100 ; Groupe Lambda-l, « Car, parce que, puisque », in *Revue romane*, vol. 10, p. 248-280.